



HAL
open science

Le nationalisme de l'Etat en Grèce

Maria Couroucli

► **To cite this version:**

Maria Couroucli. Le nationalisme de l'Etat en Grèce. Dieckhoff, A. et Kastoriano, R. Nationalismes en mutation en Méditerranée Orientale, CNRS Editions, pp.41-59, 2002. halshs-00352985

HAL Id: halshs-00352985

<https://shs.hal.science/halshs-00352985>

Submitted on 14 Jan 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE NATIONALISME DE L'ETAT EN GRECE

Maria Couroucli, CNRS

in A. Dieckhoff et R. Kastoriano (Dir.), *Nationalismes en mutation en Méditerranée Orientale*, CNRS Editions, 2002, pp. 41-59

Le nationalisme dans ses nouvelles formes dans les Balkans, tel qu'il s'est profilé depuis le début de la guerre en ex-Yougoslavie, semble concerner en premier lieu des groupes ethniques qui mettent en question la souveraineté des nations dans le sens politique du terme.¹ Les théories de A. Smith sur les origines ethniques des nations, et notamment l'idée que la nation porte en elle le germe de sa propre destruction trouvent ici un exemple convainquant.

Un des indices de l'importance du discours nationaliste en Grèce est la grande fréquence de l'usage de la qualification *ethniko zitima*, (question nationale), pour désigner une question de politique extérieure nécessitant une attitude commune de la part des forces politiques. En effet, plusieurs questions nationales sont à l'ordre du jour dans la Grèce de la fin du XXe siècle. Le conflit greco-turc domine la scène et constitue l'arrière-plan permanent de la politique étrangère, tandis que des conflits plus « pointus » --la question chypriote, celle du nom de la République de Macédoine, ou encore la question des minorités turco-musulmanes de la Thrace au Nord-Est du pays, pour ne citer que celles-là— ont fourni l'occasion de manifestations nationalistes populaires où une partie de la classe politique a directement participé dans le rôle d'instigateur.

L'Etat-Nation en tant que projet fut mis en œuvre en Grèce au début de l'ère des nationalismes ; il présente deux caractéristiques particulières, la précocité de l'idée nationale et sa réalisation partielle. Les idées du progrès, de l'unification des Etats-nations via la conquête de nouveaux territoires qui dominaient le champ politique de l'Europe d'après 1789 ont fourni le cadre au sein duquel a pris forme le projet nationaliste-irréductible grec, appelé *Megali Idea*, Grande Idée. Il prônait la reconquête, sous le seul pouvoir grec, des anciennes terres de l'antiquité et de Byzance, de part et d'autre de la mer Egée, rétablissant Constantinople comme capitale - symbole de la renaissance grecque.

L'indépendance de la Grèce a été négociée entre l'Empire Ottoman et les grandes puissances (France, Angleterre, Russie) au nom des Grecs insurgés au lendemain de la bataille de Navarin (1827), et les frontières établies à la Conférence de Londres qui a réuni en 1832 les puissances alliées, où les intéressés n'étaient pas présents. Comme le remarque Forster, les limites du nouvel Etat reflétaient ce que les philhellènes de l'Europe considéraient à l'époque comme terres grecques et que leur éducation classique leur avait enseigné comme devant l'être². La Grèce a ainsi acquis son indépendance et son territoire par étapes et elle est, dans ce sens, un cas typique du nationalisme irréductible. Le territoire actuel du pays est bien en deçà du premier idéal; pendant presque cent ans, la Grèce va s'agrandir pour atteindre ses limites actuelles. En 1922,

¹. Cf Hobsbawm, sur la théorie 'du seuil' (threshold), populaire chez de nombreux penseurs du XIXe siècle qui considéraient que les petites nations n'étaient pas vivables: Hobsbawm, Eric, *Nations and Nationalisms since 1780*, Cambridge, CUP, 1990:30-31.

² Forster, E.S., *A short History of Modern Greece*, London, Methuen, 1958, p. 12.

lorsque l'armée grecque poursuivant sa lancée irrédentiste en Anatolie sera repoussée par l'armée turque dirigée par Moustafa Kemal, on atteint le nadir de la Grande Idée. Cet évènement est commémoré en Turquie comme une victoire nationale associée à la fin de l'Empire Ottoman et à la création de l'Etat-Nation indépendant. En Grèce, 1922 est la date de la "Catastrophe d'Asie Mineure", la fin de tout espoir de reconquérir les terres sacrées de Byzance. "Le projet de la Megali Idea a été consommé dans les cendres de l'incendie de Smyrne" a écrit R. Clogg.³

Le nationalisme de l'État en Grèce semble ainsi le résultat de la transformation progressive de la Grande Idée en une réalité de *petite patrie*. Cette dimension d'expansionnisme inassouvi constitue un des éléments de la pensée politique grecque tout au long de l'histoire récente du pays.

L'idée nationale

Les historiens situent l'apparition de l'idée nationale à la fin du XVIIIe siècle au sein de l'élite cosmopolite grecque installée dans les grandes métropoles européennes (Paris, Vienne ou Venise, qui était la capitale des maisons d'édition en langue grecque).⁴ Aussi, on a souligné que le réveil des nationalismes dans les Balkans a souvent été associé au retentissement des idées de la Révolution française parmi les peuples de l'Europe orientale. Parmi les élites urbaines qui ont reçu ces nouvelles comme un message de libération, les Grecs constituaient le groupe le plus large, et c'est grâce au dynamisme de ce groupe d'urbains lettrés, pénétrés par les idées de liberté-égalité-fraternité, que l'indépendance de la Grèce devient le premier projet d'Etat-Nation en Europe orientale. Ce fut aussi le premier projet national à émerger au sein de l'Empire Ottoman, dans un monde non-chrétien. C'est dans ce contexte que l'idée de l'indépendance de la Grèce devient un projet européen associé au mouvement romantique du XIXe siècle. En effet, la Grèce commence à attirer les esprits romantiques de l'Europe lorsqu'elle devient une destination de plus en plus fréquente pour les voyageurs en Orient. Cela se passe au tournant du siècle lorsque les jeunes gentlemen fuyant la France et l'Italie en guerre, se tournent vers le sud-est pour réaliser un nouveau Grand Tour.⁵ Les récits de ces voyageurs, témoignages de la vie quotidienne dans la péninsule grecque et les îles à l'époque ottomane, sont autant de regards que l'Occident pose sur la Grèce. Le regard des érudits étrangers ayant lu Homère et Platon et ayant fait le voyage pour voir le Parthénon se posera d'innombrables fois sur les Grecs modernes. Comme un miroir magique, le regard de l'Occident lettré renvoie au grec contemporain l'image de ses ancêtres. Le message est clair: l'identité moderne est ontologiquement liée à l'antiquité grecque, dans la mesure où c'est cette dernière qui établit le lien entre le présent d'un peuple pauvre vivant aux confins de l'Europe et l'Occident, qui se conçoit comme l'héritier de la civilisation grecque. Entre le passé glorieux de l'antiquité et le présent honteux d'un peuple soumis au Turc, l'histoire de la péninsule reste obscure.⁶ La longue période byzantine, complexe et mal connue, surtout en ce début du XIXe siècle, est quasi-absente du tableau historique des Grecs modernes.

La revendication du passé classique, reliquat du siècle des lumières, lorsque les lettres classiques et la philosophie constituaient un héritage commun des gens de lettres européens, demeure encore vivante. La présence des colonnes antiques sur les emballages des produits alimentaires destinés

³ R. Clogg, *A Concise History of Greece*, Oxford University Press, 1992, p. 47.

⁴ Cf. Clogg, *op. cit.*

⁵ C.M. Woodhouse, *Modern Greece, A short History*. Faber & Faber, London, (1968) 1991: 120, 125.

⁶ Cf. Artemis Leontis, *Topographies of Hellenism, mapping the homeland*, Cornell U Press, Ithaca & London, 1995

à l'exportation est une de ses manifestations récentes. Ces images illustrent la question identitaire telle qu'elle se pose dans la Grèce moderne: en revendiquant le passé glorieux dans les termes de la pensée philhellène européenne, les Grecs en deviennent ses otages: héritiers de l'antiquité, ils doivent dorénavant prouver qu'ils méritent ce bien. Chateaubriand résume cette ambivalence des savants occidentaux vis-à-vis des grecs contemporains:

*Quand l'Europe se réveille de la barbarie, son premier cri est pour Athènes. "Qu'est-elle devenue, demande-t-on de toutes parts?". Et quand on apprend que ses ruines existent encore, on y court, comme si l'on avait retrouvé les cendres d'une mère.*⁷

Mais, arrivé sur place, le voyageur est saisi par ce que Lamartine a appelé une "terre apocalyptique" et que Chateaubriand décrit ainsi:

*Les monuments Grecs modernes ressemblent à la langue corrompue qu'on parle aujourd'hui à Sparte et à Athènes: on a beau soutenir que c'est la langue d'Homère et de Platon, un mélange de mots grossiers et de constructions étrangères trahit à tous moments les Barbares..... J'allais quitter pour jamais cette terre sacrée: l'esprit rempli de sa grandeur passée et de son abaissement actuel, je me retraçais le tableau qui venait d'affliger mes yeux.*⁸

Le nationalisme comme projet

Vers la fin de la période byzantine (XIVe-XVe siècles) l'élite culturelle de l'Empire commence à se forger une nouvelle identité. Confrontés d'une part à la suprématie militaire des turcs, et, d'autre part, aux souverains occidentaux, qui demandaient comme condition à toute aide aux chrétiens de l'Orient de reconnaître le Pape comme le représentant le Dieu sur terre, les intellectuels byzantins se réclament désormais d'un héritage que personne ne peut leur usurper: celui des Grecs (par opposition à l'héritage gréco-romain du monde occidental) en proclamant que les habitants actuels de la Grèce continentale du sud, non conquis encore par le Turc, étaient les vrais héritiers des anciens Grecs. L'homme le plus représentatif de ce mouvement fut le philosophe Pléthon Gemiste (1355-1450, fondateur de l'Académie platonicienne de Florence), qui se réclamait à la fois de la race grecque et de la terre du Péloponnèse, ainsi que de la Grèce continentale comme le territoire hellène par excellence. Un mythe était né, celui qui considère les habitants actuels des terres de la Grèce antique comme descendants directs des anciens Grecs, qui seront à l'origine de la régénération de la nation grecque moderne. (Cf. Campbell & Sherard, 1968)

La base sociologique du nationalisme grec au XVIIIe et surtout au XIXe siècle ont été les communautés grecques orthodoxes des commerçants et leur élites intellectuelles, dont l'importance est associée à l'essor économique des villes commerciales en Europe, des comptoirs sur le Danube et la Mer Noire et dans l'Empire ottoman pendant toute cette période. Dans les

⁷ F.A. De Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, seconde édition, Paris, LeNormant, 1812, tome 1, p. 265.

⁸ Ibid., p. 256-257.

centres urbains, les communautés grecques s'organisent autour de trois éléments constitutifs: le marché, l'église et l'école.⁹ Ces "Grecs", qui formaient le gros de la classe commerçante de l'Empire, et qui parlaient le plus souvent plusieurs langues, ont été les porteurs de cette première forme de nationalisme, qui ressemble beaucoup à ce que Gellner a appelé le nationalisme de la diaspora. Pour cet auteur, le nationalisme, loin d'être le réveil d'une force dormante ou latente, comme il se présente souvent, est en fait la conséquence d'une forme nouvelle d'organisation sociale, qui repose sur des hautes cultures, diffusées par le système éducatif et dont chacune est protégée par son propre État.¹⁰ Le nationalisme est aussi, dit-il, une forme d'auto-célébration collective, lorsqu'il impose une haute culture sur plusieurs basses cultures, partagées par la majorité sinon la totalité de la population. Dans les Balkans, partie européenne de l'Empire Ottoman, les grecs ont été souvent en position dominante au sein de la haute culture des élites urbaines tout au long du XIXe siècle, c'est-à-dire avant, pendant et après la formation du projet national grec. Karakasidou retrace avec détail et précision la façon dont ce scénario s'est déroulé en Macédoine, où les élites grecques et bulgares se disputaient la domination des populations agraires à la fois sur le plan religieux, éducatif et économique.

La typologie des nationalismes élaborée par Gellner a déjà été évoquée à propos de Balkans, notamment en ce qui concerne le lien entre le nationalisme de la diaspora et les minorités religieuses au sein du système agraire traditionnel et préindustriel. Cet auteur souligne l'importance structurale des minorités dans l'administration ainsi que la transformation de ces minorités en forces dangereuses pour le pouvoir au moment où la société se modernise et les structures agraires s'érodent. Les membres de ces minorités, mieux placés pour profiter des changements et de la mobilité sociale, se retrouvent souvent victimes de leur propre succès: génocides et expulsions ont été le prix de l'évolution de nombreuses sociétés agraires vers le monde moderne.

En effet, la majorité des populations urbaines se trouvaient en situation de minorités privilégiées au sein d'un système ottoman qui fonctionnait comme par ailleurs une société agraire traditionnelle, c'est-à-dire donnant des privilèges à des groupes culturels ou ethniques distincts. A l'intérieur de ce système, une personne naît dans une communauté et son statut individuel, sa position vis-à-vis de l'administration centrale, découle de cette appartenance religieuse ou ethnique. Si les membres des "minorités" balkaniques du XVIIIe et du XIXe siècle ne ressemblaient pas point par point aux parias des systèmes asiatiques, par exemple, leur position structurale par rapport au pouvoir central est bien similaire. Numériquement importantes dans les provinces européennes, les populations urbaines non-musulmanes sont néanmoins perçues comme des minorités au niveau de l'administration centrale. L'administration centrale ottomane a longtemps privilégié les "eunuques, prêtres, esclaves et étrangers" sans attaches locales et sans famille, pour les hautes fonctions de l'Etat. Aussi, les communautés minoritaires ont été beaucoup plus réceptives à la mobilité et au changement social, et ont donc été avantagées par rapport aux populations relevant de la culture dominante lorsque des changements profonds ont commencé à se produire dans l'Empire. En même temps, avec la modernisation, la place des populations minoritaires change. Comme le souligne Gellner, si elles sont plus performantes dans la sphère économique, dans le domaine politique elles sont très désavantagées, car le statut du minoritaire

⁹ Elle mentionne notamment qu'entre 1870 et 1880 176 écoles ont été fondées avec l'aide des associations littéraires dans les provinces de l'Empire Ottoman, Cf. Karakasidou, p. 94

¹⁰ Voir Gellner, 1983:48.

implique souvent une tradition d'impuissance politique et militaire¹¹. Dans la société ottomane, les Grecs constituaient une partie importante des populations urbaines lettrés, ce qui leur donnait un statut à part à la fois vis-à-vis des populations turco-musulmanes de l'Anatolie, que vis-à-vis des autres populations chrétiennes –et orthodoxes- des Balkans. Il faut souligner que leur présence massive dans les centres urbains, leur éducation et leur implantation diasporique non seulement dans l'Empire mais aussi dans les villes de l'Europe (centrale et occidentale), de Russie et dans les comptoirs importants, font de cette minorité une communauté dynamique ayant un poids politique international considérable. Le nationalisme grec a pris forme au sein de ce groupe, en s'inspirant du souvenir lettré du passé glorieux des Hellènes et avec le soutien enthousiaste des philhellènes, gens de lettres ayant une éducation classique et militant pour le retour de la Grèce parmi les nations libres et chrétiennes.

En revanche, les combattants de la lutte pour l'indépendance grecque ont eu un parcours assez différent. Plusieurs d'entre eux étaient des albanophones, qui ne connaissaient ni le grec ni l'histoire de la Grèce et qui n'étaient pas associés dès le début au projet national. Parmi eux, de nombreux mercenaires issus des sociétés agropastorales des montagnes balkaniques, où la guerre faisait partie des activités masculines traditionnelles. On connaît peu de choses sur la composition linguistique de la population du premier royaume des années 1830, pour pouvoir comparer avec d'autres données, comme celles sur la France de 1789, par exemple.¹² Comme l'a remarqué Hobsbawm, on ignore presque tout sur les sentiments de ceux qui ont participé aux différents mouvements historiques et qui "parlaient seulement"¹³ et qui n'ont donc pas laissé de documents écrits. On connaît peu sur ce que pensaient les Grecs qui parlaient le démotique (la langue vernaculaire) et luttait contre les "Turcs" avant l'établissement des écoles dans la Grèce indépendante, le lien explicite entre la Grèce moderne et l'antiquité ne fait pas partie de l'identité populaire. Il est donc fort douteux que des fils de paysans illettrés avaient une image quelconque de la Grèce antique, de Périclès ou d'Euripide. Néanmoins, l'idée d'une continuité entre les « anciens » et les « modernes » était déjà présente: dans les Mémoires du général Macriyannis, le site de l'Acropole d'Athènes est mentionné comme un lieu sacré, relevant d'un passé et d'une identité collective commune.¹⁴ L'opposition entre la culture des combattants illettrés habitant le sud de la Grèce et celle des communautés commerçantes urbaines, lettrées et cultivées, a été exprimée à travers l'opposition entre une culture basse, vernaculaire, roméïque¹⁵, et une culture haute, savante, hellène.

Où se trouve le peuple grec ?

Le premier territoire de l'Etat-Nation grec comprend le Péloponnèse, la partie méridionale de la Grèce continentale, ainsi qu'une partie des îles de la mer Égée. Premier Etat-Nation issu de la désintégration de l'Empire Ottoman, la Grèce se forge une identité nationale durant le XIXe siècle. Le projet était double: à la fois rassembler le plus grand nombre des Rum¹⁶ de l'Empire

¹¹ Ibid. p. 103-105.

¹² Sur le français en France voir M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, Une politique de la langue: la révolution française et les patois, Paris, 1975.

¹³ "Those who only spoke" *ibid.*, p. 48.

¹⁴ Macriyannis, Général, Mémoires, traduits en français par D. Kohler, Paris, Albin Michel, 1986.

¹⁵ voir note suivante

¹⁶ Romios, Rum sous l'Empire Ottoman, était le sujet chrétien appartenant à l'église orthodoxe dirigée par le Patriarcat de Constantinople. Le terme désignait la communauté minoritaire avec ses fêtes religieuses, ses coutumes

ottoman et les convertir en Hellènes -- en dissociant l'Etat-Nation de sa longue histoire de communauté minoritaire au sein de l'Empire pour lui donner une origine à la fois lointaine et noble. Dans l'imagerie nationale de cette période, la Grèce du Sud sert de territoire de référence: les coutumes, les costumes, les arts et traditions populaires qui serviront d'images d'Épinal pour tous les Grecs, sont celles des villages de l'Ancien Royaume des années 1830.¹⁷ La Grèce du Sud était en effet une excellente patrie : les villages étaient peuplés de chrétiens orthodoxes, le noble indigène était manifestement grec, habitant parmi les ruines des temples antiques. L'homogénéité de la population de la Grèce du Sud était couplée d'une organisation sociale égalitaire: le Péloponnèse était un pays de petits propriétaires exploitants. La rareté de grandes propriétés agricoles de type *cifilik*, relevant de l'organisation sociale ottomane, a aussi contribué à dresser une image romantique du village grec, où les rapports sociaux sont entre égaux et la société homogène. C'est dans la Grèce du Sud que c'est opérée la transformation du « paysan » en « grec », pour paraphraser l'heureuse expression de Todorova à propos du nationalisme Bulgare.¹⁸

Le surinvestissement de la terre de la Grèce du sud au détriment des autres régions de l'Empire habitées par des populations grecques (Grèce du Nord, grandes îles, Anatolie) et aussi des grandes villes, a eu des conséquences fondamentales pour ce qui concerne l'image de la nation. Cherchant à se forger une image "pure", non mélangée, non minoritaire, l'Etat-Nation s'est replié sur une communauté villageoise idéalisée, délaissant les traditions des populations urbaines cosmopolites européennes ainsi que celles de la communauté grecque de Constantinople, prospère et dominante au sein d'un Empire multiethnique et multireligieux. Les villages de la Grèce du sud correspondaient à une image romantique de l'indigène, descendant les Grecs, nonobstant les nombreuses invasions de la péninsule au cours des siècles. Ce choix n'est pas unique: dans les Balkans, les villes sont mixtes et les villages homogènes, en règle générale. Pour donner corps à l'Etat-Nation, transformer les paysans en citoyens, le nationalisme en quête de modèle monolingue, monoculturel et monoreligieux se tourna vers les villages. Comme d'autres nationalismes de l'époque romantique, le nationalisme grec chercha dans la montagne, parmi les bergers, le plus loin des villes "polluées" par la civilisation "barbare", la pure nature de l'âme grecque.¹⁹ Le berger était aussi la personnification de la continuité de la Grèce de l'antiquité au présent: mêmes lieux, mêmes coutumes, mêmes gestes. Il permettait de faire abstraction de la période byzantine, et surtout ottomane, pendant lesquelles l'esprit grec ne dominait pas, établissant ainsi un lien entre quête de la nature et quête de l'identité grecque. Cette vue

et sa vie sociale particulières, traits qui la démarquaient des autres communautés (millet) de l'Empire: Arméniens, Juifs et autres. Romios était le terme utilisé à la fois par l'administration et par les intéressés eux-mêmes et servait à identifier la personne en tant que membre d'une de ces communautés. Romios fait donc référence à un passé réel et connu, dont le grec lamda d'aujourd'hui se sent plus ou moins éloigné. Voir aussi Herzfeld, *Ours Once More*, Folklore, Ideology and the making of Modern Greece, University of Texas Press, 1982.

¹⁶ Cf. Herzfeld, Michael, *Cultural Intimacy, Social Poetics in the Nation-State*, New York, Routledge, 1997, pp. 91-93.

¹⁷ Cf. Stavridi-Patrikiou, Rena, « Théories et propositions politiques après les guerres balkaniques », in *Ethnos, Kratos, Ethnikismos*, op.cit., 1994 p. 332.

¹⁸ Todorova, Maria, "The Course and Discourses of Bulgarian Nationalism", in P. Sugar (ed.) *Eastern European Nationalism*, American University Press, 1995.

¹⁹ Voir Herzfeld, Michael, *Ours Once More*, op.cit., et Hobsbawm, op. cit., à propos de la quête du paysan 'pur', qui servira de 'noble sauvage' au service du folkloriste nationaliste.

romantique de la Grèce, bien avant la constitution de l'Etat national, est succinctement évoquée par le Conte de Choiseul-Gouffier dans un des plus beaux livres de voyage en Orient:

Il existe encore dans la Grèce quelques hommes capables de rappeler la mémoire de leurs ancêtres; c'est chez les peuples habitant des montagnes, que se conserve encore l'esprit de liberté qui anima les anciens Grecs; il respire encore chez ces peuples, sous l'abri de ces rochers qui repoussent loin d'eux les vices et les tyrans. Dans tous les siècles et dans tous les pays, les montagnes sont l'asile de la liberté; ce sont les remparts et les forteresses, que la Nature a construites contre les oppresseurs du genre humain, qu'elle a d'ailleurs si bien servis....²⁰

Dualisme ou ambivalence?

Le nationalisme grec peut être vu comme une des expressions de ce dualisme identitaire que de nombreux chercheurs ont souligné comme caractéristique de la sociologie politique de la Grèce moderne. *Romios* ou *Ellinas*? En tant que *Romios*, autrement dit Romain, ou *Rum*, pour le monde musulman, le grec est perçu comme l'héritier d'une tradition qui remonte à l'Empire romain chrétien, qui traverse l'ère byzantine, puis ottomane, pour aboutir à un des premiers Etats-Nations européens. Cette identité-là, trop complexe et mal connue ne peut servir d'idéologie nationale au moment de l'indépendance; elle est mise entre parenthèses, pendant que le nouvel État crée une mythologie identitaire linéaire et romantique, où l'idée de continuité historique est retenue tout en esquivant l'époque médiévale. On remplace le terme *Romios*, qui se réfère à l'histoire récente d'un peuple soumis, par le terme *Ellinas*, Hellène, terme noble qui se réfère à l'antiquité classique. L'Hellène est à la fois l'héritier direct du passé glorieux et un autochtone qui voit le jour dans les montagnes de la Grèce éternelle. Depuis le XIXe siècle, les deux termes ont été juxtaposés, *Romios* ayant un sens globalement négatif et familier, *Ellinas* positif et officiel. Dans le langage courant, *Romios* a fini par signifier le paysan illettré, l'homme vulgaire, non instruit, le parvenu. *Ellinas*, son contraire, est synonyme d'urbain, lettré, raffiné, homme de courage et de caractère.²¹

Cette dualité demeure dans la réalité sociologique et politique de la Grèce moderne. Au cours du XXe siècle, le terme *Romios* a progressivement été remplacé par le terme *Valkanios* (balkanique)²², qui s'oppose désormais à *Evropeos* (Européen). La référence à l'Empire Ottoman comme un passé honni reste constante: le *Romios* de hier comme le *Valkanios* d'aujourd'hui, est

²⁰ *Voyage Pittoresque de la Grèce de M. le Cte de Choiseul-Gouffier*, 3 Vol gr. in-fol chez J.J. Blaise, libraire, Editeur, A Paris, rue Ferou no 24. 1782.

²¹ Pour une très longue liste des attributs de l'un et de l'autre, Cf. Patrick Leigh Fermor, *Mani, Travels in the southern Peloponnese*, London, Harmondsworth, 1958, 1984. Sur l'opposition *Romios/Ellinas*, voir M. Herzfeld, *Ours Once More*, University of Texas Press, 1982 et M. Couroucli, "Heroes and their Shadows, the hungry, the humble and the powerful", *Journal of Mediterranean Studies*, vol. 3, no 1, 1993.

²² Dans le domaine de la culture populaire, le terme est utilisé en dérision. Savvopoulos, chanteur anticonformiste, provocateur et très populaire, a écrit et chanté ce vers: *Edo ine Valkania, den ine pexe-ghelase* (Ici c'est les Balkans, c'est pas de la blague). Un des films récents à succès emprunte la même référence auto-dérisoire dans le titre : *Balkanizer* (comédie de Sotiris Goritzas, 1997), qu'on pourrait tenter de traduire comme "Balkans et panne de moteur".

une personne dont le comportement la lie inexorablement à la culture de la société agraire, préindustrielle et pré-démocratique: la culture ottomane.²³ Son identité sociale demeure communautaire, clientéliste et minoritaire. Face à ce signifiant, *Ellinas* représente le citoyen d'un pays qui est le sien (où les minorités sont idéalement inexistantes) et dont l'identité se réfère à une nation libre, qui fait partie d'un ensemble plus vaste, qui est l'Europe libre.

Le terme *Romios* ainsi que les sentiments attachés à celui-ci reposent sur une réalité historique et sociologique connue et attestée. Au contraire, le terme *Ellinas* est à la fois clair et imprécis, reposant d'une part sur une réalité historique et sociologique réelle –l'existence de la Grèce en tant qu'Etat-Nation européen—et d'autre part se référant à un postulat ou plutôt à une croyance, celle de la continuité de la Grèce de l'antiquité jusqu'à nos jours. L'ambiguïté de l'image de la Grèce au sein de ses partenaires occidentaux relève de cette double dimension: tout en étant européenne, de l'identité culturelle grecque possède aussi une composante balkanique.²⁴

Le nationalisme grec, on l'a vu, s'est développé au sein de deux systèmes, deux ensembles historiques et sociaux: l'Europe occidentale et l'Empire ottoman. La diaspora grecque était à l'aise à la fois dans l'une et l'autre société, et être grec signifiait aussi cette possibilité de traverser les frontières et de se retrouver toujours chez soi, au sein des institutions propres aux communautés grecques orthodoxes dans plusieurs endroits du monde. On peut dire des grecs de la diaspora européenne ce que Todorova dit à propos des "Bulgares Européens": "(ceux-ci) partageaient une culture européenne sans étiquettes nationales, dans laquelle était élevée toute personne cultivée et éduquée habitant le continent".²⁵ Selon cet auteur, la société ottomane ne peut laisser se former le sentiment d'appartenance à une société commune, mais plutôt à des groupes socio-religieux distincts. Seule la bureaucratie est une institution qui lie, mais n'unifie pas, la population.²⁶ Dans ce contexte, les Grecs de l'Empire occuperaient la place ambiguë des minorités privilégiés, culturellement et financièrement forts, mais dominés sur le plan politique par une structure administrative relevant de la société agraire traditionnelle.

L'existence de l'Etat-Nation grec a bouleversé la situation des Grecs habitant en dehors des frontières, transformant ces communautés en enjeu politique entre le nouvel État et les autorités locales des autres Etats-Nations. Les grecs de la diaspora de l'Europe balkanique et de la Turquie se sont trouvés sans "chez eux" lorsque l'idée révolutionnaire du peuple comme source de pouvoir a remplacé l'idée d'une Europe cosmopolite au XIXe et au début du XXe siècle.²⁷

Diamantouros, en analysant cette double référence à la société agraire ottomane d'une part et d'autre part à la société urbaine des Grecs minoritaires de l'Empire oppose deux cultures dans le cas grec: la première, qu'il appelle *underdog culture*, (qu'on traduira ici, faute de meilleur terme, comme *culture des misérables*) correspond en grandes lignes à ce que d'autres appellent la partie *roméïque* de la société grecque, tandis que la seconde, qu'il appelle la culture *réformiste*, correspond à la partie *hellénique*. Selon lui, la coexistence de ces deux cultures a profondément

²³ Cf. Maria Todorova, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997, pour une argumentation circonstanciée de la relation étroite entre les Balkans en tant que réalité sociale et la société ottomane dans son historicité.

²⁴ Herzfeld, *op.cit.* 1997: 91-93.

²⁵ *Op. cit.* p. 40

²⁶ *Op. cit.* p. 163.

²⁷ Hobsbawm, *op. cit.*, 1990.

influencé l'histoire politique récente du pays, qui ne finit pas d'osciller entre l'Orient et l'Occident, entre la tradition et la modernité.²⁸ Les deux courants perdurent encore aujourd'hui, ce qui fait que la culture politique et nationale actuelle est caractérisée par une profonde ambivalence. Celle-ci traverse la société et ses institutions, et n'est pas propre à un courant politique: à droite comme à gauche on trouve à la fois la culture des misérables et celle des réformateurs. Celle des misérables tire vers le passé, vers la structure agraire héritée des institutions précapitalistes et étrangères (remontant à la domination ottomane) ; tandis que celle des réformateurs est moderne, en phase avec la culture européenne.²⁹ C'est la première qui est sur le devant de la scène lorsque le nationalisme devient grotesque, comme dans le cas de la Macédoine dans les années 1990, qui a coûté à la classe politique Grèce sa crédibilité en tant que représentation d'une nation moderne au sein des institutions européennes. C'est encore celle qui fait survivre les formes clientélistes de l'organisation sociale de la société agraire contemporaine, vestiges d'un passé récent où l'État était une forme d'oppression sociale et politique plutôt que de providence. L'œuvre du poète Seféris, prix Nobel de littérature en 1964, appartient à la seconde culture, tout comme la production scientifique et artistique des intellectuels contemporains. La grande coupure entre ces deux cultures s'est produite après la seconde guerre, au même moment que la population urbaine devenant majoritaire dans le pays. L'historien Woodhouse résume la transformation de la société grecque ainsi:

*Avant la seconde guerre mondiale, les seuls Grecs connus à l'étranger étaient soit des armateurs soit des garçons de café d'une douzaine de villes étrangères. Petit-à-petit, des Grecs d'une autre espèce ont commencé à s'imposer à la conscience du monde occidental: un poète, un chanteur d'opéra, un peintre, une actrice, un metteur en scène, un écrivain, un compositeur la Grèce, où se trouvent les sources du fleuve de la civilisation européenne, avait rejoint le cours d'eau principal ... c'était dans les années après 1952 que le fait était devenu incontestable.*³⁰

Histoire et conscience historique: les misérables et les citoyens

En 1967, les colonels ont pris le pouvoir en Grèce; leur but déclaré était de "sauver" le pays du communisme et du chaos dans lequel l'avaient mis les crises politiques. Pendant sept ans, les libertés politiques ont été abolies, et la Grèce a sombré dans la forme la plus caricaturale de la culture *roméique*: les "misérables" étaient au pouvoir et avec eux l'inculture, les stéréotypes ethniques, la xénophobie, le nationalisme irrationnel et stupide et la violence politique ont dominé la vie publique. Les colonels étaient viscéralement anti-occidentaux sur le plan culturel et leur haine de l'Europe était mêlée d'un certain complexe d'infériorité sociale et culturelle; aussi, leur mépris pour tout ce que représentaient l'Europe et les Grecs "occidentalisés" était en phase avec les esprits les plus obscurantistes de l'église orthodoxe, qui vivaient encore à l'heure du Schisme entre Rome et l'Eglise Orientale. Cette alliance entre l'orthodoxie traditionaliste et le nationalisme primaire réapparaîtra sous d'autres formes dans les années 1990. Une pensée qui a –

²⁸ . A cette opposition dualiste, R. Stavridhou (Cf. *op. cit.*) a ajouté un troisième élément, qu'elle appelle la culture Démotique-socialiste, qui se manifeste à travers la tradition de la gauche grecque, mais qui est resté marginale et n'a jamais constitué une vraie alternative politique.

²⁹ Nikiforos Diamantouros, *Cultural Dualism and Political change in Postauthoritarian Greece*. Madrid: Centro Juan March de Estudios Avanzados en Ciencias Sociales, Estudio no 50, 1994.

³⁰ *Op. cit.*, p. 266.

étrangement- trouvé refuge récemment dans un parti politique resté archaïque, le PC orthodoxe. En effet, pendant la guerre dans l'ex-Yugoslavie et ensuite la campagne du Kosovo on a vu se consolider une étrange tendance associant les « camarades » Slaves et les slaves « orthodoxes » dans le discours d'un parti communiste en décalage avec son temps, où quelques néo-orthodoxes, dont la pensée quasi-intégriste se trouve plus à l'aise qu'ailleurs, s'y sont nichés.

Le régime des colonels (1967-1974) avait modifié les données de la question de l'identité nationale. En effet, l'arrivée des colonels au pouvoir constituait une coupure brutale avec le processus d'après-guerre qui avait mené le pays à une situation enviable dans la région sur le plan culturel et politique: les institutions fonctionnaient bien, les libertés publiques, qui avaient été restreintes depuis la guerre civile de 1944-49, avaient été rétablies, le pluralisme politique était redevenu une réalité, les arts et les lettres avaient commencé à fleurir. La Grèce, qui avait fait la guerre contre le fascisme dès la première heure aux côtés des Alliés, dont la population avait résisté aux Nazi de manière massive, s'est trouvée du jour au lendemain culturellement et politiquement en dehors de l'Europe libre, entre les mains de militaires manipulés, peu éduqués et peu sophistiqués.³¹ Les misérables avaient vaincu les citoyens. Le régime des colonels, qui avait l'air de servir les intérêts américains dans la région à la manière des dictatures Sud-américaines, n'est jamais entré dans le club européen. La Grèce a été évincée du Conseil de l'Europe sous la pression des groupes de résistants qui cherchaient à isoler le régime. Parmi eux, un grand nombre d'intellectuels qui avaient quitté le pays pour s'installer dans les grandes métropoles de l'Europe de l'Ouest et dont la majorité rentrera en Grèce après la chute de la dictature pour constituer les noyaux des nouvelles formations politiques.

Le retour à la démocratie en 1974 et l'intégration du pays à la CEE en 1981 ne semble pas avoir complètement effacé la ligne de démarcation entre l'Europe de l'Ouest et le reste du continent où se trouve la Grèce. Pourquoi? En 1974, les formations politiques issues des partis d'avant la période de la dictature se battent pour l'intégration de la Grèce dans l'Union Européenne. Parmi elles, la droite constitutionnelle dirigée par Constantin Karamanlis, ancien premier ministre ainsi qu'une partie de la gauche, qui voyaient dans l'intégration à l'Europe une garantie contre le retour de la dictature. Face à eux, deux forces politiques nouvelles, le parti communiste (KKE) enfin légalisé et le nouveau parti socialiste créé par Papandréou (PASOK), se cherchaient une identité populaire, "anti-capitaliste" et "anti-impérialiste". Le mot d'ordre des socialistes de l'époque était "CEE et OTAN, même syndicat" (*EOK, NATO, to idio sindikato*). Le PASOK surtout développe alors un discours politique populiste et anti-occidental qui finit par dominer face au discours de la droite, mais aussi face aux analyses plus nuancées du petit parti communiste non orthodoxe, dit « de l'intérieur » qui maintient son analyse en faveur de l'adhésion à l'Europe. Ironiquement, le projet de Karamanlis de l'entrée de la Grèce dans la CEE aboutit en 1981, quelques mois avant la victoire du PASOK, et lorsque l'argent de la Commission commence à sonner dans les poches des agriculteurs, c'est le PASOK qui est remercié. Pris dans leur propre piège, les socialistes mènent une politique souvent ambivalente au sein des

³¹ En prenant le pouvoir, la junte des colonels avait emprisonné ou envoyé en exil les plus âgés et les plus gradés, ceux qui avaient combattu en Albanie en 1940 ou avait participé aux batailles d'El Alamein ensuite. Les officiers au pouvoir appartenaient à la jeune génération qui n'avaient pas ou peu de contacts internationaux et peu ou pas d'expérience de guerre.

institutions européennes. La question de savoir si les dirigeants politiques considèrent l'appartenance de la Grèce à l'Europe comme une chose faite reste posée.

L'ombre du Sultan

La chute du régime des colonels avait été précipitée par le coup d'État avorté que ceux-ci avaient organisé contre le gouvernement chypriote et qui avait provoqué l'invasion de l'île par l'armée turque en 1974. La Grèce a ainsi retrouvé la démocratie au milieu d'une crise internationale et dorénavant les relations tendues avec la Turquie seront une donnée constante de la vie politique, fournissant l'arrière-plan des nouvelles formes de nationalisme qui se développera dans les années qui suivirent. Pendant les années 1980 et 1990, les tendances populistes au sein des deux principales formations, la Nouvelle Démocratie (droite) et le Pasok (socialistes) trouvent dans le nationalisme un nouveau langage qui "soulève les foules", comme dirait Tambiah³² tout en repoussant la Grèce aux marges de l'Europe occidentale.

L'élément roméïque réapparaît ainsi, sous forme d'une identité autre. On ne peut en effet faire abstraction du regard historique qui informe la pensée politique contemporaine; et dans ce sens là, la Grèce indépendante, pays membre de l'Union Européenne à la fin du XXe siècle n'est pas moins un pays au passé ottoman. Ce passé commun qu'elle partage avec ses voisins balkaniques influence à la fois son identité, l'image collective de soi, et sa politique. Aussi, les représentations collectives de ces rapports et des expériences vécues passées, relèvent encore de stéréotypes et ne sont pas le résultat d'une connaissance approfondie --connaissance historique dans le sens propre-- des sociétés en question. Chaque Etat-Nation dans la région avait développé une conscience historique collective en isolat, sans référence aux voisins, tout en niant le passé ottoman: "La création d'Etats Balkaniques autonomes et indépendants n'était pas seulement une coupure mais un rejet du passé politique", écrit Todorova.³³ Très souvent, les images locales informent un modèle national en contradiction avec celles-ci. Ainsi, en Macédoine, par exemple, Karakasidou a montré comment les histoires de vie et les mythes familiaux se reformulent en s'alignant sur le modèle national, lui-même conforme à l'idéologie officielle de l'Etat.³⁴ La crise Balkanique des années 1990 et la politique ambivalente que la Grèce a menée tout au long de celle-ci témoigne de l'importance de ces liens historiques entre les peuples voisins. Le conflit entre la Grèce et la Turquie, tout comme la crise entre les peuples de la Yougoslavie, prennent du sens et des nuances lorsqu'ils sont situés dans le contexte post-ottoman et qui donne sens au terme "Balkans".³⁵

Comme en Europe centrale, on voit apparaître dans les Balkans cette nouvelle forme de nationalisme, l'ethno-nationalisme, qui s'exprime par opposition à un Etat-Nation central prônant une identité nationale homogène. Dans ce conflit, les populations balkaniques privées d'Etat, lorsqu'elles revendiquent leurs droits, réveillent au sein de chaque Etat-Nation les vieux fantômes de la période ottomane. La politique extérieure grecque face à la crise Yougoslave est informée par ces représentations collectives. Lorsque la Grèce a du mal à être un observateur indépendant,

³² Cf. Tambiah, Stanley, *Leveling crowds,; ethnonationalist conflicts and collective violence in South Asia*, Berkeley, Univ of California Press, 1996.

³³ Cf. op. cit., p. 170.

³⁴ Anastasia Karakasidou, *Fields of Wheat, Hills of Blood: passages to nationhood in Grek Macedonia, 1870-1990*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

³⁵ Cf. Todorova, Maria, "The Course and Discourses of Bulgarian Nationalism", in P. Sugar (ed.) *Eastern European Nationalism*, American University Press, 1995.

c'est moins à cause d'intérêts géopolitiques, que de la prédominance d'une vision de l'histoire de la région qui reste encore simpliste. Pour faire encore une fois appel à Todorova, "le fait que les historiographies balkaniques se sont développées comme historiographies nationales est la raison de leur relative provincialisme, entretenant peu de connaissances sur l'histoire de leurs voisins".³⁶

L'exemple du conflit au tour du nom de la Macédoine est un des plus utiles pour pouvoir entrevoir, en forme condensée, les enjeux, les idéologies, et les conceptions de l'histoire qui ont encore cours dans la Grèce contemporaine. La question de la défense du nom de la Macédoine grecque a polarisé pendant longtemps la pensée politique entre les ultranationalistes, qui refusaient aux habitants de la Macédoine yougoslave le droit de donner le nom de leur région à la nouvelle république indépendante, et les modérés, qui cherchaient à proposer une solution viable à la fois sur le plan national et international. Les ultranationalistes, qui étaient aussi présents au sein du gouvernement et de l'appareil d'Etat, se sont mis à poursuivre toute voie discordante, qui mettait en doute la grécité de la Macédoine en terrorisant leurs auteurs et leur famille. Une chasse aux sorcières a été ouverte de la part de quelques nationalistes vociférants contre des intellectuels qui défendait des positions à la fois nuancées et complexes. Une des victimes était Karakasidou, une ethnologue qui venait de terminer son travail de terrain sur un village de la Macédoine grecque et qui se trouva au milieu d'une affaire qui n'avait jamais été située dans le cadre d'un débat scientifique, mais était devenue une affaire politique. Pour ces détracteurs, les études sur la Macédoine devraient avoir un seul but principal: prouver le caractère grec de la province. Toute étude qui ne réitère pas cette thèse-crédô serait à leurs yeux de la propagande étrangère diffusée par un traître à la patrie.³⁷ Cette affaire était révélatrice d'un climat de quasi-guerre froide, où le devoir patriotique de l'historien comme de l'ethnologue ou du sociologue serait de mettre sa science au service de la politique de son gouvernement. Dans cette perspective, les travaux d'historiens ou d'ethnologues grecs ne pouvaient être conçus que comme fournissant des arguments en faveur d'une politique nationaliste.³⁸

L'affaire de la Macédoine a aussi été à l'origine d'une opposition interethnique en Australie, entre communautés immigrées, que Danforth a décrit dans son livre *The Macedonian conflict*. Selon lui, "Le conflit entre les Grecs et les Macédoniens à propos de quel groupe a le droit de s'identifier en tant que Macédonien est un conflit entre les défenseurs de deux idéologies nationalistes à propos de l'identité nationale et de patrimoine historique et culturel. Du point de vue nationaliste, ces trois éléments sont des propriétés exclusives d'une des deux nations. Il s'agit d'un conflit où les deux nations ont chacune essayé d'apporter un droit d'auteur ou droit

³⁶ Cf.1997:183.

³⁷ Cf. Journal of Modern Greek Studies, Vol.14 no 2, october 1996, Special issue: Macedonia.

³⁸ Voir Kyrkos, Leonidas, *To adioxodo vima tou ethnikismou*, (Le pas sans issue du nationalisme, à propos de la Macédoine), Athènes, Themelio, 1993, Pasmazoglou in *Ethnos, Kratos, Ethnikismos*, (Nation, Etat, Nationalisme), Actes du colloque organisé en janvier 1994 à Athènes par l'*Etairia Spoudon Ellinikou Politismou kai Genikis Paideias*; Walden, Sotiris, *Makedoniko kai Balkania* (Les Balkans et la question de la Macédoine) 1991-1994, Athènes, Themelio, 1994, Lekkas, Pantelis, *I ethnikistiki ideologia* (L'idéologie nationaliste), Athènes Mnemon, 1992, ainsi que Tziovas, Dimitris, *Oi metamorfoseis tou ethnikismou kai to ideologima tis ellinikotitas sto Mesopolemo* (Les transformations du nationalisme et le concept de l'héllinikotita pendant l'entre-deux-guerres); Athènes, Odysseas, 1989.

d'exploitation sur ce qu'ils considèrent être leur propre nom, leurs propres ancêtres et leurs propres symboles nationaux".³⁹

En Grèce comme ailleurs dans les Balkans, les représentations de l'identité collective sont en rapport avec les connaissances historiques que le citoyen moyen reçoit à l'école. Le débat sur les manuels scolaires d'histoire et leur rôle important sur la formation de l'opinion publique dans les pays balkaniques est ouvert depuis quelques années. Une des prémices de celui-ci est que stéréotypes ethnocentriques qui apparaissent dans la presse et les médias sont souvent des idées reçues pour avoir été apprises à l'école primaire.⁴⁰ Or, dans ces mêmes pays, le paysage des études historiques a changé rapidement ces dernières années: les ouvrages historiques encore installés de la torpeur autocélébratrice du passé se font de plus en plus rares, à mesure que les recherches sur la période de la formation des consciences nationales dans les Balkans commencent à voir le jour. Après l'interlude du régime militaire, qui a réussi à ridiculiser –malgré lui- l'idéologie nationale et à démontrer les limites de la manière nationaliste de lire l'histoire, les récents travaux sur l'histoire de la Grèce sont de plus en plus axés sur l'histoire économique, l'histoire sociale et l'histoire des idées. La classe politique de son côté commence à se servir de cette production scientifique pour sortir du discours nationaliste autoréférentiel et envisager les relations internationales à travers une politique plus technocratique que idéologique de l'Etat. En revanche, il est à souligner que ces travaux historiques et de sciences politiques, qui informent les décisions de la classe politique éduquée ne font pas nécessairement partie du sens commun. Les mythologies nationalistes des manuels scolaires jaunies des générations plus âgées ont encore cours. Des *histoires* que les grands-pères et les grands-mères d'aujourd'hui ont lu à l'école dans les années de guerre civile et de guerre froide, lorsque les stéréotypes sur les voisins étaient informés par des oppositions ethniques, religieuses et politiques. Le discours de l'élite technocratique qui commence à dominer dans les hautes sphères de l'administration de l'Etat, plus complexe et nuancé, s'oppose ainsi nettement à la façon simpliste et populiste de concevoir l'histoire qui s'exprime dans le discours nationaliste qui a cours au sein des associations politiques locales et nationales.

³⁹ Cf. Loring Danforth, *the Macedonian Conflict, ethnic nationalism in a transnational world*, Princeton University Press, Princeton, 1995, p. 250, qui pose la question du nationalisme en situation d'immigration. En Australie, où l'immigration est relativement récente, il semblerait que les deux voix dominantes ont été celles de la basse culture de part et d'autre, le nationalisme sans nuances, propre à la tendance roméique, nourrie avec les seuls manuels d'histoire enseignée dans les écoles primaires qui se limitent à une représentation stéréotypée des autres nations. Aux USA et en Europe, la diaspora grecque, plus éduquée dans son ensemble, semble moins réceptive aux slogans nationalistes, et moins disposée à s'identifier aux Grecs de Grèce et à adopter des positions officielles des représentants de l'Etat grec. Aussi aux USA, la présence d'une église orthodoxe grecque parmi d'autres églises réunissant des citoyens américains ajoute à la complexité du problème de la diaspora et de ses représentations.

⁴⁰ Cf. Couroucli, M., Rapporteur: *Les Balkans - carrefour d'ethnies et de cultures: les aspects éducatifs et culturels*, Editions du Conseil de l'Europe, 1996; Höpgen Wolfgang (ed) *oil on fire? Textbooks, Ethnic Stereotypes and Violence in South-Eastern Europe*, Honnover 1996; Koulouri, Ch. *Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce 1834-1914: les manuels scolaires d'histoire et de géographie*; P. Lang, N.Y. 1991.

Nationalistes et citoyens

Il est possible de représenter ces deux discours en termes d'opposition entre la haute et la basse culture, l'hellénique et le roméïque, les misérables et les réformateurs et aujourd'hui entre les *nationalistes* et les *citoyens*. En effet, on a vu que le nationalisme en Grèce est resté assez longtemps tributaire des structures de l'Empire ottoman, notamment en ce qui concerne l'organisation communautaire des minorités. Ce nationalisme traditionaliste se définit par rapport à une situation de minorité dans un contexte de compétition entre groupes ethniques et religieux au sein d'un ensemble plus large. Le référent demeure l'Empire Ottoman, tel qu'il a fonctionné comme société à partir de la fin du XVIIIe siècle. Dans le contexte balkanique, les partenaires de part et d'autre possèdent en commun ce passé communautaire, qui sert encore le cadre général pour la constitution des identités nationales. Les comportements nationalistes, qu'ils soient associatifs ou institutionnels, officiels ou privés, semblent enfermés dans ce cadre historique du XIXe siècle, dans une pensée roméïque, où l'église orthodoxe et les nostalgiques du régime totalitaire se retrouvent côte à côte avec les nouveaux socialo-populistes, xénophobes et europhobes.

A partir des années 1960, la classe politique dans son ensemble subit des profonds changements. Avant 1967, les membres de cette classe appartenaient dans leur majorité à l'élite socioéconomique du pays, héritière de la tradition nationaliste des élites du XIXe. Depuis le retour à la démocratie après le régime des colonels, en 1974, l'élite politique cède progressivement sa place à une génération nouvelle d'hommes et de femmes politiques qui n'ont plus de liens directs avec l'ancienne caste politique. La nouvelle génération a davantage de choses en commun sur le plan des comportements et des idées avec ses pairs européens qu'avec les anciens. Ces jeunes technocrates, issus d'une classe urbaine et éduquée, sont plus orientés vers l'action plutôt que vers la célébration du passé.

Dans ce contexte, les clivages entre l'identité roméïque et l'identité réformiste ne semblent plus pertinents. Si les idées nationalistes telles qu'elles se manifestent aujourd'hui sont liées à une conception balkano-balkanique de l'histoire, elles sont de plus en plus minoritaires dans les hautes sphères de l'Etat où l'efficacité du discours national est jugée par rapport à sa performance au sein des institutions internationales. Même au sein du parti au pouvoir, où le nationalisme a été pendant très longtemps le discours dominant dans un paroxysme de populisme anti-européen et anti-américain, la tendance est maintenant à l'apaisement et au rationalisme. Depuis la mort de Papandréou (1996), les ténors socialistes qui faisaient appel aux sentiments populaires les plus primaires commencent à quitter la scène politique. Presque vingt ans après l'intégration du pays à l'Europe Unie et 150 années après la création de l'Etat-Nation, la conscience collective semble moins hantée par les représentations du passé ottoman et s'intègre dans une structure supranationale d'un autre ordre, qui ne compte plus des sujets, mais des citoyens. La réalisation de cette lente intégration semble avoir eu lieu, si on juge par le langage courant, où le terme *Evropi* (Europe) inclut désormais la Grèce et ne signifie plus les pays européens occidentaux.

Lors de la dernière crise dans la région (Kosovo) les différents discours se sont une nouvelle fois opposés. Pour la première fois, les nationalistes se sont trouvés en dehors des sphères du pouvoir. Le gouvernement semble avoir réussi à rassembler l'opinion publique autour d'un langage sobre de défense des intérêts nationaux. Le niveau discours politique du PASOK de Simitis (premier ministre) et du fils Papandréou (affaires étrangères) représente-t-il une autre

Grèce, européenne et sans complexes? Les réactions parfois viscérales des vieux loups de la politique et des ténors des médias populistes semblent renforcer cette hypothèse. Le résultat des élections d'avril 2000, où le PASOK a gagné –de justesse- encore une fois les élections et plébiscité Georges Papandreou dans la 1ère circonscription d'Athènes va dans le même sens. Ce qui voudrait dire que le nationalisme de l'Etat entre dans une phase où la communication internationale et la poursuite des intérêts stratégiques du pays priment sur le discours frileux d'un nationalisme dépassé pour avoir été inefficace.

Références

Certeau, M. de, D. Julia, J. Revel, Une politique de la langue: la révolution française et les patois, Pairs, 1975.

Chateaubriand, F.A. de, Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris, seconde édition, Paris, LeNormant, 1812, tome 1, p. 265.

Clogg, R., A Concise History of Greece, Oxford University Press, 1992, p. 47.

Couroucli, M, Rapporteur: *Les Balkans - carrefour d'ethnies et de cultures: les aspects éducatifs et culturels* , Editions du Conseil de l'Europe, 1996;

Couroucli, M., Heroes and their Shadows, the hungry, the humble and the powerful, Journal of Mediterranean Studies, vol. 3, no 1, 1993.

Danforth, Loring, the Macedonian Conflict, ethnic nationalism in a transnational world, Princeton University Press, Princeton, 1995

Diamantouros, N., Cultural Dualism and Political change in Postauthoritarian greece. Madrid: Centro Juan March de Estudios Avanzados en Ciencias Sociales, Estudio no 50, 1994.

Fermor, Patrick Leigh, Mani, Travels in the southern Peloponnese, London, Harmondsworth, 1958, 1984.

Gellner, Ernest, Nations and Nationalism, Oxford, Blackwell, 1983

Herzfeld, M., Ours Once More, Folklore, Ideology and the making of Modern Greece, University of Texas Press, 1982..

Höpger Wolfgang (ed) oil on fire? Textbooks, Ethnic Stereotypes and Violence in South-Eastern Europe, Honnover 1996;

Karakasidou, Anastasia, Fields of Wheat, Hills of Blood: passages to nationhood in Grek Macedonia, 1870-1990, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

Koulouri, Ch. Dimensions idéologiques de l'historicité en Grèce 1834-1914: les manuels scolaires d'histoire et de géographie, in P. Lang, N.Y. 1991.

Leontis, Artemis, *Topographies of hellenism, mapping the homeland*, Cornell U Press, Ithaca & London, 1995

Macriyannis, Général, *Mémoires*, traduits en français par D. Kohler, Paris, Albin Michel, 1986.

Pesmazoglou, Stephanos, *Europi-Tourkia, Antanaklaseis kai Diathlaseis (Europe-Turquie, Reflets et Réfractions)*, Athènes, Themelio, 1993.

Tambiah, Stanley, *Leveling crowds: ethnonationalist conflicts and collective violence in South Asia*, Berkeley, Univ of California Press, 1996.

Todorova, Maria, *Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1997, pour une argumentation circonstanciée de la relation étroite entre les Balkans en tant que réalité sociale et la société ottomane dans son historicité.

Tsaoussis, D.G. (ed), *Ellinismos - Ellinikotita (Hellénismes)*, Athènes, Hestia, 1983.

Voyage Pittoresque de la Grèce de M. le Cte de Choiseul-Gouffier, 3 Vol gr. in-fol chez J.J. Blaise, libraire, Editeur, A Paris, rue Ferou no 24. 1782.

Woodhouse, C.M. *Modern Greece, A short History*, Faber & Faber, London, (1968) 1991: 120, 125.